

longue barbe argentée indiquaient que leur possesseur était arrivé aux extrêmes limites de la vie.

Olivier d'Entraygues attachait avidement ses regards sur cette figure pâle, émaciée, en grande partie couverte par la barbe, d'une extraordinaire épaisseur, pour en graver profondément les traits dans sa mémoire. Mais rien de particulier, rien d'énergique même ne se dégageait de cette tête éteinte et floue comme un masque de cire, entourée d'une barbe de théâtre qui donnait plutôt l'impression d'un déguisement habile que celle d'un visage naturel ; mais le jeune homme n'eut pas le temps de contrôler les probabilités de cette pensée. L'inconnu avait remis son masque, et la lampe fumeuse s'éteignant subitement, la salle et tous les acteurs de ce drame s'étaient, avec la rapidité d'un changement à vue, évanouis dans une profonde obscurité.

Olivier d'Entraygues fut reconduit chez lui et déposé, avec le même appareil mystérieux, sur le divan de sa chambre à coucher ; c'est du moins dans cette position qu'il se retrouva.

Quand il ouvrit les yeux, il était nonchalamment couché dans la position qui lui était familière, la tête enfoncée dans d'épais et moelleux coussins. Sa lampe d'albâtre jetait de vagues lueurs sur les différents objets qui l'environnaient ; tout était à sa place dans cet élégant et somptueux *retiro*.

D'un bond il fut sur pied, et, se passant avec effort la main sur le front comme pour rassembler ses idées :

— Ai-je rêvé ? fit-il.



Olivier d'Entraygues fut reconduit chez lui et déposé sur un divan—Page 4, col. 1

Puis, se rappelant avec une singulière netteté tous les détails de la scène étrange à laquelle il lui semblait qu'il venait d'assister :

— Non, ce n'est pas possible ! je les vois encore, j'entends leurs voix...

Est-ce que je deviens fou, ou ai-je été le jouet d'une hallucination qui a créé de toutes pièces ces fantômes devant moi ? C'est là ! là ! par ce panneau qu'ils sont entrés ! Oh ! nous allons bien voir !...

Il se précipita vers la boiserie qui lui avait paru se déplacer et frappa dans tous les sens avec le premier objet qui lui tomba sous la main. Partout le vieux chêne rendit le son mat et éteint des murs pleins. Il sonda tout ce côté de son appartement et obtint le même résultat. Du reste, aucune solution de continuité, dans toute la longueur des boiseries, et pas d'apparence de passage secret. En admettant même qu'un passage pût être construit avec une habileté assez grande pour défier toute recherche, la réflexion ne tarda pas à convaincre le jeune attaché d'ambassade qu'il ne pouvait pas en exister un dans cette partie de la muraille de l'hôtel qu'il habitait. Cette construction était, en effet, adossée au palais du prince Baratinski, et sa chambre à coucher correspondait juste en hauteur avec le grand salon de réception. Or, il n'y avait pas possibilité de supposer un seul instant que les membres de n'importe quelle société secrète russe pussent se réunir dans ce palais, ou y possédassent des accointances leur permettant de jouer la scène dramatique à laquelle Olivier d'Entraygues croyait avoir assisté.

Ces objections, auxquelles il ne pouvait rien opposer de sensé, finirent par le convaincre de l'inutilité de ses recherches, et, son exaltation nerveuse se calmant peu à peu, il ne tarda pas à se persuader qu'il avait été le jouet d'une hallucination causée par la singulière lettre qu'il avait trouvée dans la soirée.

Il ne songea même pas à inspecter les autres murs de sa chambre ; l'un, en effet, s'élevait sur la rue elle-même, et les deux autres n'étaient que des séparations intérieures, confinant d'un côté sur le fumoir, et de l'autre sur la bibliothèque.

Il ne resta bientôt plus au jeune homme le moindre doute sur la complète illusion de son aventure, et, en raison de la facilité avec laquelle les sentiments extrêmes se succèdent la plupart du temps, surtout à son âge, il ne tarda pas à rire de sa crédulité.

La nuit était avancée déjà lorsqu'il songea à prendre quelque repos ; mais comme il avait des ordres à donner pour la matinée, il sonna son fidèle Laurent, qui, toujours sur le qui-vive, apparaissait quelques instants après, sans pouvoir dissimuler son étonnement de trouver son maître encore debout.

Olivier s'aperçut de cette impression ; aussi crut-il devoir expliquer à son vieux serviteur comment, surpris par la fatigue sur son divan, il n'avait tardé à être vaincu par un sommeil qui s'était prolongé plus que de raison.

— Je désire être réveillé à neuf heures, ajouta-t-il, car il faut que je sois au palais de l'ambassade à onze heures. C'est de là que je dois partir, avec monsieur l'ambassadeur de France, qui a bien voulu remplacer mon père, pour nous rendre ensemble avec mes témoins au palais Valiewski.

— Monsieur le comte peut compter sur mon exactitude.

— Je n'ai pas eu le temps de te parler dans la soirée. As-tu fait toutes les commissions dont je t'avais chargé ?

— Tout est prêt.

— Et la corbeille de fleurs ?

— Elle est arrivée de Nice ce soir même.

— N'oublie pas l'usage auquel elle est destinée.

— Monsieur le comte peut être tranquille.

— C'est bien, tu peux te retirer.

Ces fleurs, une idée du jeune homme, devaient faire un épais tapis de violettes, de la porte du palais à la voiture, sous les pas de sa fiancée, quand elle se rendrait à la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, touchante et gracieuse coutume que les Russes ont conservée de leurs ancêtres orientaux.

Olivier d'Entraygues se coucha alors, impatient de voir poindre le jour. Mais il était écrit, suivant une expression fataliste, aussi familière aux Russes qu'aux Arabes, qu'il n'acheverait point dans son lit cette nuit, dont les événements devaient avoir une influence décisive sur sa vie entière. Il dormait depuis une heure à peine lorsqu'il fut subitement éveillé par quelques coups discrètement frappés à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il, immédiatement.

— C'est moi, répondit Laurent ; excusez-moi de troubler votre repos.

— Que se passe-t-il donc ?

— Un exprès, arrivé à l'instant, vous prie de vous rendre de suite à l'ambassade.

— A l'ambassade ?...

— Oui. Son Excellence, le ministre de France, lui-même, vous fait dire qu'il a les choses les plus graves à vous communiquer. A tout hasard j'ai ordonné d'atteler, pensant bien que monsieur le comte ne sortirait pas à pied à cette heure.

En moins de rien le jeune attaché était habillé, sautait dans sa voiture et accourait près de son chef, en proie à une émotion impossible à décrire.

— Soyez ferme, mon pauvre ami, lui dit l'ambassadeur, en l'apercevant ; il a fallu, pour que je vous mandasse à cette heure, des faits d'une importance extraordinaire.

— Vous pouvez parler, monsieur l'ambassadeur, je suis prêt à tout entendre.

— Du courage !

— J'en aurai.

Cette nuit même, le prince Vasilewski a été déporté en Sibérie, et sa fille, la princesse Maria Fedorowna, par ordre supérieur, a été enfermée au couvent de Sainte-Catherine des dames nobles.

Bien que le coup fût rude et imprévu, le jeune homme eut comme un soupir de soulagement ; son père, qu'il adorait, malade en ce moment, n'avait pu se rendre en Russie pour assister à son mariage, et il s'attendait, depuis l'arrivée du messenger de l'ambassadeur, à apprendre la nouvelle de sa mort.

— En Sibérie !... au couvent !... balbutia-t-il après quelques instants de silence.

Puis, il allait, dans une exclamation douloureuse, faire allusion à l'étrange lettre qu'il avait reçue et à son rêve de la nuit ; mais il eut la force de se contenir. Il se dit qu'il était inutile, imprudent peut-être, de parler de ces faits, qu'il ne pouvait expliquer, et dont la publicité pouvait peut-être nuire à ses projets ultérieurs. C'était une âme vigoureusement trempée, capable de toutes les énergies. Il comprit, aux premiers coups portés, la gravité, de la lutte qui s'engageait et résolut de se taire ; il fallait se montrer aussi mystérieux, aussi impénétrable que ses ennemis.

Le ministre de France s'était tu pour donner à son jeune subordonné le temps de dominer son émotion.

Une fois son parti pris, ce dernier releva la tête et, d'une voix ferme, demanda la cause de ces événements aussi foudroyants qu'imprévus.

— On parle de conspiration, de révolution de palais, répondit l'ambassadeur ; mais vous savez aussi bien que moi, mon jeune ami, combien il est difficile de connaître la vérité vraie dans cet étrange pays

— Bien, je sais ce qui me reste à faire.

— N'allez pas, au moins, commettre d'imprudences.

— Soyez sans crainte à cet égard, monsieur l'ambassadeur.

LOUIS JACOLLIOT.